

An artistic illustration of three people from behind, standing in a snowy landscape. They are wearing winter coats and knit hats with pom-poms. In the background, a large, snow-covered mountain peak rises against a warm, orange-hued sunset sky. The scene is peaceful and evocative.

Laurie Heyme

Des mots d'amour pliés en deux

Laurie Heyme

Des mots d'amour
pliés en deux

© Laurie Heyme, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4236-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes sœurs,
Les piliers de ma vie.*

*À Iliana et Noémie,
À cette relation que vous avez su construire.*

*« Le papillon. Ce billet doux plié en deux cherche une adresse de fleur. »
Jules Renard.*

Prologue

Toutes les trois assises en tailleur, elles admirent la falaise d'Aval éclairée par la pleine lune. Il fait un temps à décorner les bœufs, les bourrasques qui balaient l'herbe haute les pousseraient presque à s'envoler. C'est à peine si elles arrivent à s'entendre, et leurs hurlements se perdent dans les rouleaux que la mer emporte contre les rochers.

Selon l'endroit où elles se placent, les parois ont un profil différent et racontent une autre histoire. Combien de fois leur a-t-il dit de faire de même dans la vie, d'apprendre à changer de point de vue pour mieux appréhender une situation difficile ?

C'est ce que les sœurs Verdier essayent de faire au beau milieu de la nuit, trouver une issue, une sortie, une solution à leurs ennuis. Les mots de leur grand-père volent avec le vent jusqu'à leurs oreilles. Il murmure d'ouvrir grand les yeux et de laisser le fond du cœur les guider. Pas facile quand ce dernier est grillé d'avoir trop donné, trop aimé, trop excusé.

Leur existence s'apparente à la météo de cette nuit de mars, une tempête inattendue, un cataclysme soudain, un cyclone passé incognito au contrôle radar. Et pourtant, il faut faire face. Elles étaient seules à la barre de chacun de leur bateau, mais ce farceur de Marius avait sans doute prévu qu'une telle chose arriverait. Il connaissait bien ses petites chipies, il en avait arpenté des sentiers par ici avec chacune d'entre elles. Il devait pressentir qu'elles emprunteraient toutes des chemins éloignés et qu'il faudrait y remédier.

Les falaises sont le miroir de ce qu'elles doivent franchir, ce grand saut dans le vide, cette avancée dans l'inconnu, cette peur du lendemain. Et puis il y a cette route qui se profile, celle qu'on n'a pas imaginée, celle qui pourrait être mieux.

Jusqu'à maintenant, aucune n'a songé à traverser ça ensemble, main dans la main. Adèle a toujours prié pour que ça arrive un jour. Elle n'a sans doute pas souhaité leur malheur pour voir se dessiner la sororité de ses filles. Elle n'a sûrement pas voulu le sien.

Le sable se met à virevolter, fouettant leurs visages. Gommage garanti. Il s'engouffre dans leurs narines, dans leur bouche, et se glisse dans leurs cheveux. Au loin, le ciel est sombre et clair à la fois. Des éclairs dansent au beau milieu de ce spectacle en noir et blanc, offrant l'opportunité au tonnerre de s'annoncer. Un, deux, trois. Elles comptent jusqu'à dix après la dernière étincelle, avant d'entendre un grand fracas et de sentir la pluie s'abattre sur elles comme de fines

lames.

Quelques papillons blancs tachetés d'orange volent à leurs côtés, cherchant un abri eux aussi. Les aurores, papillons annonciateurs de printemps, symboles du recommencement. Par un battement d'ailes, ils marquent le début d'un nouveau cycle.

Le thermomètre peine à grimper, ces derniers jours, l'humidité mêlée à la fraîcheur nocturne les obligent à battre en retraite. Les trois sœurs ne sont pas assez couvertes pour faire face au déchaînement des éléments. Elles se lèvent dans un grand éclat de rire, se prennent la main et se mettent à courir à toute vitesse. L'une se prend les pieds dans un caillou, tandis qu'une autre trébuche sur une branche sortie de terre. Elles s'effondrent sur le sol, sans cesser de glousser.

Adèle fulminerait de les voir trempées jusqu'aux os. Et puis non, Adèle ne dirait rien. Car elle se réjouirait de les découvrir unies, enfin. Mais à quel prix ?

Partie 1

L'œuf

Chapitre 1

Iris

**« C'est étrange, elle cherche toujours à s'échapper d'une cage dont elle seule a la clef. »
(Candice Bellini)**

C'est un matin ordinaire, un matin comme tous les autres. Le même train-train se met en route au démarrage de la journée, les mêmes habitudes, le même petit déjeuner, le même empressement au vu de l'heure qui tourne, et puis les mêmes phrases.

« Thao, arrête de rêvasser, Thao, mange ta tartine, Thao, fais attention, tu mets de la brioche partout, Thao, va te brosser les dents, Thao, dépêche-toi un peu, on va être en retard. »

Iris active le pilote automatique dès l'instant où elle appuie sur le bouton du réveil afin de l'éteindre. Il est rare qu'elle le laisse hurler très longtemps. En général, à peine la sonnerie a-t-elle retenti que ses yeux s'ouvrent sans peine, comme si elle n'avait pas dormi du tout.

Elle soulève la couette, s'assoit et pose le pied droit sur le sol. C'est un réflexe, une sorte de superstition ancrée en elle. Ne jamais commencer la journée du pied gauche ! Après avoir fait son lit au carré, tiré les rideaux et ouvert les volets, elle file se préparer avant de réveiller son fils, âgé de sept ans.

Depuis qu'il est entré dans sa vie, tout est encore plus millimétré. Iris le récupère chaque midi et à toutes les sorties d'école. Son quotidien tourne autour de lui, de son mari et de sa maison. Elle s'octroie tout de même des séances de yoga plusieurs fois par semaine, mais seulement si son intérieur est nettoyé et rangé. Elle astique jusqu'à ce que ça brille.

Elle ne sait pas vraiment d'où lui vient ce besoin viscéral de propreté, elle n'a pas toujours été maniaque ; d'ailleurs, personne dans sa famille ne l'est, ni ses parents ni ses sœurs. Ce serait même plutôt le contraire, un joyeux bazar perpétuel.

Bizarrement, la satisfaction de voir son *home sweet home* rutilant est toujours de courte durée. S'ensuit un immense sentiment de vide, aussitôt interrompu par la remise en route du pilote automatique. Il lui permet de ne pas réfléchir à sa vie et à ce qu'elle en fait, car Iris n'a pas spécialement aspiré à cette routine bien huilée.

Avant de rencontrer David, son mari, elle avait des rêves plein la tête et des ambitions démesurées. Mais allez savoir pourquoi, l'amour a tout balayé d'un coup, sans vraiment être une béquille quand elle en a éprouvé le besoin. Elle n'a pas vu venir le piège de cette vie rangée se refermer sur elle. Désormais, elle préfère afficher un bonheur lisse et parfait en apparence plutôt que montrer les failles et les fissures créées par ses multiples regrets.

Il est 8 h 45 quand elle franchit le seuil de la maison, se considérant déjà très en retard sur le programme qu'elle s'est fixé. Elle a été retenue par la maman d'un des camarades de Thao devant la grille de l'école, celle-ci lui proposant d'aller boire un café pour faire plus ample connaissance. Iris a décliné, prétextant un rendez-vous médical dans l'heure, alors que c'est avec ses chiffons et son plumeau qu'elle a rancard. Nous sommes lundi et, après un week-end mouvementé, la maison est sens dessus dessous. David a organisé un barbecue ce dimanche avec des amis et des collègues, ça a duré jusqu'à pas d'heure. Exit le sport pour ce matin, il faut qu'elle s'attelle au rangement de la cuisine et de la terrasse, avant d'aller récupérer sa progéniture dans quelques heures.

Mais avant toute chose, la vue du panier à linge qui déborde la hérisse. Elle compte bien profiter des températures clémentes annoncées aujourd'hui pour tout faire sécher à l'extérieur. Elle se dirige vers la buanderie pour laver en priorité les affaires de travail de son mari. Comme chaque fois, elle met du détachant sur le col de ses polos qu'elle tourne ensuite sur l'envers. Elle fait de même avec les pantalons, tout en prenant soin de vider leurs poches. Il a le don de toujours laisser traîner des pièces de monnaie à l'intérieur, ce qui provoque un bruit du tonnerre une fois la machine en route. Minutieusement, celles de devant sont vérifiées, sans oublier celles de derrière.

Cette fois, ce n'est pas de l'argent qu'Iris trouve, mais de nombreux tickets de caisse, le genre de papiers qui finissent déchiquetés sur tous les vêtements si on oublie de les retirer. Elle les pose sur l'étagère entre la lessive et l'adoucissant, lance le programme à 30 °C, s'apprête à les jeter, se ravise, les déplie sans regarder ce qui est écrit, puis les replie tels qu'elle les a trouvés.

Finalement, entre deux battements accélérés du cœur, elle décide de les placer négligemment sur la console de l'entrée. David s'en occupera en rentrant, elle verra bien ce qu'il en fait. Elle remet l'autoguidage en route, pour ne surtout pas penser à ce qu'ils contiennent, et pour calmer ses nerfs qui s'agitent sans discontinuer.

Ce soir-là, le chef de famille rentre bien plus tard que d'habitude. Il jette ses bottes pleines de terre devant l'étagère à chaussures, prétextant avoir été retenu sur un chantier. Il s'excuse vaguement de ne pas l'avoir prévenue et l'embrasse du bout des lèvres.

— J'ai passé une de ces journées, je suis crevé ! Je monte me changer. C'est bientôt prêt ? Je meurs de faim, dit-il en arrachant un énorme morceau de la baguette de pain posée sur l'îlot central.

Iris regarde les miettes se disperser et l'observe discrètement déposer ses clés dans le vide-poches. L'oignon qu'elle est en train d'émincer passe le plus mauvais quart d'heure de sa vie sous la lame tranchante de son couteau. David marque un temps d'arrêt devant la liasse de tickets, tout en continuant à semer des particules de pain le long de son chemin. Il introduit dans sa bouche le dernier bout restant et les ouvre sans un bruit, puis les glisse dans la poche de sa veste accrochée à la patère de l'entrée. Il se retourne, lui sourit, comme si ce moment n'avait pas existé, et monte les escaliers d'un pas lourd. Elle le devine pénétrer dans la chambre de Thao et parvient à entendre le rire de leur fils céder sous les chatouilles de son père.

Pendant ce laps de temps, la veste de son mari lui fait de l'œil, les chaussures pleines de terre aussi, les miettes de pain n'en parlons pas. C'est plus qu'elle ne peut supporter. Après l'oignon, c'est au tour des carottes de subir l'état de nervosité qui monte en elle depuis sa découverte.

Deux options s'offrent à elle si elle veut se calmer : fouiller pendant qu'il est à l'étage pour en avoir le cœur net ou prendre la pelle et la balayette pour ramasser ces morceaux qui gisent sur le sol alors qu'elle a tout nettoyé un peu plus tôt.

La minuterie du four l'extirpe de ce dilemme, et c'est la pelle qu'elle saisit car, au fond d'elle, elle sait déjà qu'il a recommencé et que choisir la première solution n'apaisera rien du tout, bien au contraire.